

[OSTER, Daniel, « Le yogi et l'histoire » (S-t : « *L'Évangile selon Van Horn* par Boris Schreiber »), *Les Nouvelles Littéraires* [rubrique : « Les nouveaux venus »], n° 2312, 50<sup>e</sup> année, semaine du 17 au 23 janvier 1972.]

## Le yogi et l'histoire

*L'Évangile selon Van Horn* par Boris Schreiber

Je regrette de n'avoir pas encore lu les précédents ouvrages de Boris Schreiber et d'être ainsi amené à le « traiter » sous une rubrique qui ne lui convient pas vraiment. *L'Évangile selon Van Horn* n'est évidemment pas un livre de débutant, mais il a gardé quelque chose de cette immaturité et de cet esprit d'adolescence chers à Gombrowicz. Voilà, en même temps, un roman d'homme mûr qui se

DU 17 AU 23 JANVIER 1972 N° 2 312 — 50<sup>e</sup> année

# N<sup>les</sup>ouvelles Littéraires

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITÉ CULTURELLE 3frs

### Les nouveaux venus

## Le yogi et l'histoire

L'ÉVANGILE SELON VAN HORN par Boris Schreiber



**L**e regrette de n'avoir pas encore lu les précédents ouvrages de Boris Schreiber et d'être ainsi amené à le « traiter » sous une rubrique qui ne lui convient pas vraiment. *L'Évangile selon Van Horn* n'est évidemment pas un livre de débutant, mais il a gardé quelque chose de cette immaturité et de cet esprit d'adolescence chers à Gombrowicz. Voilà, en même temps, un roman d'homme mûr qui se signale par une sorte de fièvre, de brutalité, une profondeur de champ tout à fait originale à une époque où les vieux rouliers du roman à thème s'épuisent en imageries fadasses que l'on ne parvient plus à accrocher dans sa conscience. Livre surprenant, à la fois compact et plein d'errances, d'une écriture tendue qui semble buter contre elle-même, chaque phrase étant crispée sur une obsession, un malheur qu'elle ne parviendrait pas à exprimer tout à fait.

D'une certaine manière, *L'Évangile selon Van Horn* est un roman policier où l'investigation serait menée par la victime même. Vingt ans avant l'époque où se situe le récit, Georges, le narrateur, a été victime d'une sorte de prophète tyrannique qui a orienté son existence dans une direction que, tout à coup, il réprouve avec horreur. Philosophe de l'inaccompli, de la dépossession, de l'abstention, Van Horn l'a conduit à se détourner des autres et à refuser la vie pour ne chercher qu'en lui-même « le secret inconnu ». Pour Van Horn, l'homme quotidien était

toujours le plagiaire de ses semblables. Agir, c'était copier. Choisir, c'était toucher irrémédiablement ses frontières. Pour vivre, il fallait « accepter de prendre systématiquement ce que les autres délaissent », c'est-à-dire une toute petite place entre les frontières, un rien, mais un rien qui pouvait être plein. « Vis en circuit fermé, sois ivre uniquement par tes propres moyens... et tu échapperas à l'Histoire. »

Seulement, en échappant à l'Histoire comme le lui avait conseillé son maître, le narrateur a trahi. Il était parti loin en lui-même, et tout occupé par les moyens les plus sordides à devenir exceptionnel, lorsque sa sœur revint de déportation, trop loin en tout cas pour l'accueillir, répondre à son attente, la délivrer du mal physique et moral qui la tenaillait. C'est seulement vingt ans après que, se réveillant de sa léthargie, il décide de rattraper l'Histoire et de venger sa sœur du mal par le mal. D'où ce voyage qu'il entreprend de Londres aux pays baltes, à la fois pour demander des comptes à son mage, se délivrer de sa culpabilité et assouvir sur des citoyens allemands de 1965 et sur les tombes de leurs pères une vengeance qui sera en même temps un accomplissement. Partout où il s'arrêtera, le narrateur se conduira comme une sorte de sourcier du mal, de provocateur des souvenirs dans un monde qui déjà oublie tout.

Le paroxysme, dès le début du livre, a pris le relais de la léthargie. Les gestes, les pensées, les dialogues (très brefs), tout ici témoigne d'une détresse insoutenable qui se libère peu à peu, et difficilement, dans une succession de cris et d'attentats. Il n'est peut-être pas nécessaire de citer Lao-Tseu, Dostoïevski ou Camus. *L'Évangile selon Van Horn* est un roman qui dérange, un livre un peu barbare et hérissé par la révolte, qui demande des lecteurs semblables à lui. — (Pierre Belfond.)

Daniel OSTER

signale par une sorte de fièvre, de brutalité, une profondeur de champ tout à fait originale à une époque où les vieux rouliers du roman à thème s'épuisent en imageries fadasses que l'on ne parvient plus à accrocher dans sa conscience. Livre surprenant, à la fois compact et plein d'errances, d'une écriture tendue qui semble buter contre elle-même, chaque phrase étant crispée sur une obsession, un malheur qu'elle ne parviendrait pas à exprimer tout à fait.

D'une certaine manière, *L'Évangile selon Van Horn* est un roman policier où l'investigation serait menée par la victime même. Vingt ans avant l'époque où se situe le récit, Georges, le narrateur, a été victime d'une sorte de prophète tyrannique qui a orienté son existence dans une direction que, tout à coup, il réprouve avec horreur. Philosophe de l'inaccompli, de la dépossession, de l'abstention, Van Horn l'a conduit à se détourner des autres et à refuser la vie pour ne chercher qu'en lui-même « le secret inconnu ». Pour Van Horn, l'homme quotidien était

toujours le plagiaire de ses semblables. Agir, c'était copier. Choisir, c'était toucher irrémédiablement ses frontières. Pour vivre, il fallait « accepter de prendre systématiquement ce que les autres délaissent », c'est-à-dire une toute petite place entre les frontières, un rien, mais un rien qui pouvait être plein. « Vis en circuit fermé, sois ivre uniquement par tes propres moyens... et tu échapperas à l'Histoire. »

Seulement, en échappant à l'Histoire comme le lui avait conseillé son maître, le narrateur a trahi. Il était parti loin en lui-même, et tout occupé par les moyens les plus sordides à devenir exceptionnel, lorsque sa sœur revint de déportation, trop loin en tout cas pour l'accueillir, répondre à son attente, la délivrer du mal physique et moral qui la tenaillait. C'est seulement vingt ans après que, se réveillant de sa léthargie, il décide de rattraper l'Histoire et de venger sa sœur du mal par le mal. D'où ce voyage qu'il entreprend, de Londres aux pays baltes, à la fois pour demander des comptes à

son mage, se délivrer de sa culpabilité et assouvir sur des citoyens allemands de 1965 et sur les tombes de leurs pères une vengeance qui sera en même temps un accomplissement. Partout où il s'arrêtera, le narrateur se conduira comme une sorte de sourcier du mal, de provocateur des souvenirs dans un monde qui déjà oublie tout.

Le paroxysme, dès le début du livre, a pris le relais de la léthargie. Les gestes, les pensées, les dialogues (très beaux), tout ici témoigne d'une détresse insoutenable qui se libère peu à peu, et difficilement, dans une succession de cris et d'attentats. Il n'est peut-être pas nécessaire de citer Lao-Tseu, Dostoïevski ou Camus. *L'Évangile selon Van Horn* est un roman qui dérange, un livre un peu barbare et hérissé par la révolte, qui demande des lecteurs semblables à lui.

Daniel OSTER